

/ Repères biographiques

Née en 1983, doublement diplômée de l'École nationale supérieure d'architecture de Paris-La Villette puis de l'École nationale supérieure d'art de Cergy-Pontoise, Camille Ayme poursuit un travail plastique autour des composantes de la ville moderne. Si son emploi de la photographie prend toujours des formes variées (projections diapositives, éditions ou tirages), ses personnages ou lieux semblent figés.

En 2010, sa collaboration à la série télévisée *Skins* à New York lui permet de repenser la notion de *character*, de décor et de fiction. La même année, elle part en Californie en quête de villes aux destins atypiques. Elle y constitue le premier opus d'un ensemble de pièces intitulé *California City*. Dans la continuité de ce projet, elle réalise *Salton Sea*, lac salé emprisonné dans le désert californien à la limite de l'Arizona. Après les stations balnéaires de luxe, les inondations catastrophiques, les mystérieux décès de millions de

poissons et les rumeurs de pollution, les berges de Salton Sea sont aujourd'hui quasi désertées. Pourtant plusieurs centaines de personnes vivent encore ici, ne voulant pas se résoudre à abandonner ce qu'ils ont un jour considéré comme un eldorado. Les photographies volontairement surexposées évoquent la qualité disparaissant de ce lieu unique.

Elle mène aussi une réflexion sur la question de génération. Depuis 2012, dans son projet *Born in the 90's*, elle dresse un portrait d'une adolescence nourrie « d'Amérique » et de technologies numériques. Elle met également en scène ces adolescents dans des architectures des années 1960 (*Architecture + Fiction*). Lauréate en 2013 de la bourse Delano-Aldrich et Emerson de l'American Institute of Architecture, elle axe sa recherche sur la typologie des routes américaines et des formes urbaines qui découlent de leurs usages ●

Entretien avec Camille Ayme

Propos recueillis par Sarah Gamaire

Pourriez-vous me parler de votre parcours, de votre itinéraire ? Comment la photographie est-elle arrivée dans votre vie ?

J'ai commencé au lycée, de manière assez ludique. J'aimais bien prendre des photos et je ne me posais pas plus de questions que ça. Je me suis finalement orientée vers des études d'architecture. Dans ce cadre, la photographie est devenue un outil. Après mon diplôme d'architecture, je suis entrée aux Beaux-Arts pour approfondir mon approche de la photographie. Finalement, l'école d'art ne m'a pas appris grand-chose sur les questions techniques et j'ai eu beaucoup de mal à trouver des interlocuteurs. Je me suis débrouillée par des rencontres avec des photographes, sur Internet, dans les forums... Avec le recul, je crois que l'école d'art m'a surtout permis de comprendre l'importance du discours que l'on construit sur son travail. Il faut être capable d'avoir un peu de recul pour le présenter, pour qu'il puisse exister. Je n'ai pas tout de suite compris l'utilité de cette formalisation. Or, ce n'est pas parce qu'on est le meilleur photographe du monde qu'on va forcément réussir. Il faut expliquer où on se situe, le choix de ses thématiques, etc. J'ai tout simplement pris conscience que personne ne m'attendait, qu'il fallait faire les choses selon certaines règles pour atteindre son but.

Quand vous photographiez, pensez-vous déjà à la façon dont votre travail sera regardé ?

Quand je prends une photographie, ce qui m'occupe l'esprit c'est le fait de pouvoir retranscrire sur négatif la sensation que j'ai du lieu. En fait, c'est très intuitif...

Quand je voyage, je parle aux gens, je leur demande s'ils connaissent un endroit bizarre, avec une histoire un peu particulière. C'est à partir de ces rencontres que je choisis tel ou tel endroit... Une fois sur place, je me promène, je prends des photos... sans vraiment réfléchir au cadrage. Je le fais de manière instinctive. Ce qui m'importe, c'est de réussir à traduire cette « sensation du lieu ». Si ma photo est réussie, la personne qui la regardera pourra percevoir cette émotion. J'ai tendance à croire que les lieux gardent les événements en mémoire et que la photographie a le pouvoir de capter ce genre de choses. C'est un peu romantique comme idée, mais c'est pour ça aussi que je fais de l'argentique. Le numérique ne permet pas d'enregistrer ces choses-là.

D'une manière générale, j'ai beaucoup de mal à refaire des photos d'un même endroit. Ce n'est pas une question de sincérité, mais je n'arrive pas à obtenir la même chose. Quand on y va pour la première fois, il y a l'expérience de la découverte. Tout est nouveau, on est aux aguets.

Je ne prends pas beaucoup de photos en général. Je ne peux pas me forcer à faire des photos. Même si j'ai dix pellicules et que je sens que je n'ai que cinq photos à faire, je n'en ferai pas plus. Si je me force, elles seront loupées. C'est vraiment « indépendant de ma volonté ». Je ne peux vraiment pas forcer les choses...

Avez-vous toujours travaillé en argentique ?

Oui. Cela dit, j'ai un petit numérique pour faire des prises de notes visuelles, des trucs sans importance. Les photos que je réalise en numérique sont absolument nulles, plates et froides. Vraiment, il n'y a rien ! Incroyable.

Puis, j’ai besoin que la photographie existe. Je ne veux pas d’un fichier numérique, mais d’une base physique. Quand on fait une photographie, c’est un instant pendant lequel on s’absente. Ce court instant, je le perçois un peu comme un trou dans le temps. Il est contenu dans la photographie, qui réintroduit une espèce de continuité...

Comment réagissez-vous quand vous regardez vos photographies ?

En fait, c’est souvent une vérification. Je fais des photographies depuis un moment maintenant. J’arrive à anticiper, à voir plus ou moins ce que ça va donner. Souvent, c’est ce que je pensais. Ce qui est bien avec l’argentique, c’est que c’est en général encore plus beau que ce qu’on a vu. Ça a tendance à magnifier le réel. C’est souvent bon. Et puis, je suis un peu fataliste : si la photo est ratée, c’est que ça devait être comme ça.

Vous êtes allée plusieurs fois aux États-Unis. Comment expliquez-vous votre attrait pour ce pays ?

Je suis allée neuf fois aux États-Unis et depuis 2005 j’ai dû aller sept fois en Californie. C’est pour des raisons à la fois pratiques – j’ai beaucoup d’amis là-bas – mais aussi parce que Los Angeles est une ville qui ne cesse de me surprendre. On peut l’étudier pendant toute une vie je crois.

J’ai toujours été assez fascinée par les États-Unis, par tout ce qui est importé de là-bas. J’ai grandi avec les séries télévisées, avec le skate-board. La mode, les marques de vêtement, les vidéos, tout ça véhiculait une espèce d’esprit de la Californie.

La lumière là-bas, particulièrement dans le désert, me plaît beaucoup. On trouve quelque chose d’une qualité particulière à cet endroit. Et avec ma formation d’architecte, je suis fascinée par les formes urbaines américaines dans ce qu’elles ont de dysfonctionnel ou d’excessif. J’ai fait mon mémoire de licence sur les centres commerciaux américains, les rares espaces publics où on peut marcher et se rencontrer. Pour mon mémoire de master d’architecte, j’ai travaillé sur la ville et le skate-board avec cette idée d’appréhender le paysage en translation, en mouvement... Pour mon master d’art, j’ai travaillé autour de la voiture et les États-Unis sont le pays de la voiture par excellence.

Toutes ces choses s’imbriquent les unes avec les autres dans une idée de mouvement, de territoire, de formes urbaines bizarroïdes. Tous ces sujets dialoguent ensemble. Aujourd’hui je commence à pouvoir relier mes différents centres d’intérêt et les médiums avec lesquels je travaille. Ça commence à prendre forme et je sais mieux où je me trouve.

L’architecture me conduit vers l’écriture, l’analyse urbaine, des choses plus théoriques qui vont nourrir ma réflexion.

Comment avez-vous découvert Salton Sea ?

Salton Sea, on m’en a parlé au tout début d’un voyage aux États-Unis pendant l’hiver 2010-2011. J’étais à New York pour un stage sur une production de série télé. J’ai discuté avec quelqu’un qui venait de Californie et qui m’a conseillé d’aller à Salton Sea. C’est bizarre, parce qu’en Californie il y a peu de gens qui connaissent cet endroit alors que c’est à peine à trois heures de Los Angeles en voiture.

Là-bas, il y a des choses assez violentes. Par exemple, les plages sont constituées d’os de poissons broyés ! L’été, il fait très chaud, l’eau s’évapore. La salinité du lac augmente et devient toxique pour les poissons. Des millions de poissons morts jonchent les bords du lac. Quand l’hiver arrive, ils se décomposent et ça sent extrêmement mauvais. Les os ne sont pas complètement broyés et on voit des poissons à différents stades de décomposition. D’un autre côté, c’est beau parce que le lac est vraiment très grand. On voit à peine l’autre

rive par endroits. Salton Sea, c’est une mer au milieu du désert. C’est particulier, la lumière est vraiment belle... Même si je savais un peu à quoi m’attendre, la réalité est quand même plus violente.

Vous êtes-vous documentée avant de vous rendre sur place ?

J’ai fait des petites recherches pour voir un peu où j’allais. Je n’ai pas vraiment préparé car je trouve que ça anesthésie un peu ma façon de voir. ... J’ai fait des recherches après coup car je voulais accompagner les photographies de leur histoire. Comprendre ce qui a fait que ce lieu est devenu ce qu’il est aujourd’hui. Salton Sea est composée de plusieurs « petites villes », ou plutôt de conglomérats de caravanes. Il y a l’électricité, mais je ne suis pas certaine qu’il y ait l’eau courante partout. Je suis surtout allé à Bombay Beach et j’ai regardé comment c’était organisé. Ce n’est pas très peuplé. Il y a peut-être deux, trois cents habitants. Personne n’habite entre ces villes, ce n’est pas possible. En revanche, il y a eu des programmes immobiliers. On trouve des poteaux, on voit le tracé de quelques routes qui ne mènent nulle part. Il y avait des parcelles à vendre... Aujourd’hui, c’est resté en l’état. Les gens attendent que les touristes reviennent, espérant que l’économie va redémarrer. C’est plutôt des idéalistes. Il y a vraiment toutes sortes de gens et la plupart disent avoir fui la violence des grandes villes comme Los Angeles. Ils vivent assez tranquillement ici, en bonne harmonie. Il y a une entraide entre eux.

Combien de temps y êtes-vous restée ?

À Salton Sea ? C’a été assez rapide, j’ai dû y passer une journée. Je n’étais pas très rassurée en fait. Lorsque j’ai traversé les États-Unis cet été, j’ai vu des tas de coins paumés, vraiment bizarres, qui donnent l’impression d’être dangereux quand on vient de France ou d’Europe. En réalité, les gens sont adorables. Rétrospectivement, je me dis qu’il n’y avait pas de quoi avoir peur à Salton Sea. Même si les gens vivent dans des caravanes et que tout a l’air complètement déglingué, c’est banal là-bas. Beaucoup d’Américains vivent comme ça. C’est finalement presque l’équivalent d’un appartement modeste ici... Mais sur le coup, j’étais un peu inquiète car on était deux filles seules...

Avez-vous déjà présenté ce travail ?

Avec ces photos, j’ai fait une version imprimée sur papier de soie... J’ai fabriqué une boîte sur mesure dans laquelle ces photographies sur papier de soie étaient rangées les unes sur les autres. On voyait un peu par transparence. Il y avait cette idée de strates. On voit le sel qui ronge les objets qui s’enfoncent dans le sol et il faut creuser pour les retrouver. Un peu comme un travail d’archéologue. La boîte était un mode de présentation qui permettait de comprendre assez physiquement la réalité.

Vos clichés sont volontairement surexposés. Comment expliquez-vous ce choix ?

C’est au moment où j’ai pris la photo que j’ai choisi de surexposer. Au risque de perdre ma photo. Ça me semblait correspondre à l’idée d’un lieu disparaissant. Cette évaporation, le sel, tout ça... Je sais à peu près ce que ça va donner. Je n’ai jamais eu de photos mal exposées. J’ai probablement eu de la chance. En général, ça fonctionne. Quelque chose en moi comprend ce qu’il faut faire. La technique ne m’intéresse pas trop. La seule chose que je fais assez systématiquement, c’est de choisir une grande ouverture et donc très peu de profondeur de champ. Pas sur des paysages évidemment, mais sur les portraits. Je crois aussi que c’est parce que je suis très myope et ça correspond à ma vision sans lunettes. Je ne vois net qu’à dix centimètres et après c’est flou et c’est quelque chose que je trouve beau ! Ça isole un peu les sujets.

Comment décririez-vous l'évolution de votre démarche dans le temps ?

Au départ, je n'arrivais pas à prendre les gens en photo. C'était trop de responsabilité pour moi. C'était beaucoup trop difficile, j'avais un gros blocage. Du coup je prenais beaucoup de bâtiments, la rue... La présence humaine n'était là qu'en creux et assez distante. Progressivement, j'ai eu envie de photographier des gens. Je suis passée au-dessus de ça. Aujourd'hui, c'est assez essentiel. Je me force un peu. Ça touche à quelque chose de beaucoup plus intime, c'est l'histoire personnelle de quelqu'un. Au final, les photos sont plus fortes, elles sont chargées d'une histoire.

Je prends souvent des gens assez proches de moi, de ma vie. Je m'inclus beaucoup dans mon travail photo. Les gens que je saisis dans une sorte d'intimité sont souvent des sujets assez jeunes. ... Le thème de l'absence revient souvent. Qu'il s'agisse de lieux ou de personnes, il y a toujours ce sentiment de vide. Les gens sont là mais fixent autre chose. C'est une ambiance qui traverse tous mes sujets. Je ne recherche pas forcément ça au départ, mais c'est quelque chose d'assez fort dans mon travail. L'absence, mais aussi l'ennui sont des choses importantes pour moi.

L'année dernière j'ai réalisé une vidéo super-huit d'une voiture qui fait des dérapages. Ça vient de mon intérêt pour la culture populaire et pour ces actions qui permettent de remplir le temps : on est dimanche, il n'y a rien à faire, on prend sa voiture et voilà, on s'amuse à déraper, à faire des figures. ... Je suis intéressée par ce que l'ennui provoque. J'aime bien les lieux un peu perdus où il n'y a pas grand-chose à faire. Cette qualité particulière du temps, de l'ennui. C'est pour ça aussi que je m'intéresse à des personnes jeunes. Le temps est très particulier au moment de l'adolescence. Moi je ne me suis jamais ennuyée, mais j'ai toujours été fascinée par ce que l'ennui fait faire aux gens. ... J'ai l'impression que les passions viennent de l'ennui.

Vous dites réaliser de nombreux portraits aussi. Faites-vous poser les gens ou est-ce pris sur le vif ?

En général, ils sont dans la pièce. Je les préviens plus ou moins. Récemment j'ai entamé un travail différent car je suis restée à Paris assez longtemps sans pouvoir voyager. J'ai beaucoup de mal à faire des photos dans un lieu où j'habite. C'est très difficile d'avoir un regard neuf. J'avais quand même besoin de faire des photos. J'ai commencé une série de portraits très resserrés, avec très peu de profondeur de champ. Il s'agissait de jeunes nés dans les années 1990. J'avais envie de faire une espèce de panorama de la génération juste en dessous de la mienne. Du coup, j'essaye de faire ces portraits de manière un peu systématique. Même dans la rue, dans un café ou dans des soirées. J'ai l'impression qu'entre les gens nés dans les années 1980 et ceux nés dans les années 1990, il y a une rupture. Avec l'arrivée d'Internet, des téléphones portables, l'adolescence est différente. Ça m'intéresse pour ça.

Avez-vous toujours votre appareil avec vous ?

En voyage je l'ai toujours avec moi. Quand je suis à Paris, il faut que je me conditionne pour me mettre en état de « voyage ». Je me mets un peu en retrait de ce qui se passe. ... Aller en banlieue peut constituer un voyage. À un moment donné, c'est un état d'esprit différent, une façon différente de regarder les choses. ... J'ai réalisé deux séries de photos dans des architectures un peu particulières dans ou autour de Paris. ... À Chinagora, construit dans les années 1990 et aux Choux de Créteil, architecture significative des années 1960. J'ai eu envie de concilier mon intérêt pour des architectures particulières avec des petites histoires. Il y a aussi une dimension fictionnelle dans mon travail. Je cherche à orienter les personnages présents dans mes photos du côté du cinéma, avec une sorte de mise en scène. ... Je ne mets pas réellement en scène les personnages, mais la fiction vient après coup, dans le travail de montage, dans l'ordre de présentation des photos. ...

Vous venez de gagner la bourse d'étude Delano Aldritch/Emerson de l'American Institute of Architects. Pouvez-vous résumer en deux mots le projet proposé ?

Le projet s'articule autour de la route à travers deux aspects. Les architectures du bord de route, les motels, les *drive-in*, les restaurants, les parkings. ... Et la route en tant que forme urbaine : la route privée, les *gated communities*, la route que j'ai appelée *retournable*. C'est en référence à la logique des *suburbs* avec des impasses tout le temps, des cuillères de retournement. ... Toutes ces choses qui font que finalement l'Amérique s'est construite à l'échelle de la voiture. J'aimerais dresser une espèce de relevé typographique de l'Amérique de la voiture.

L'été dernier, j'ai déjà fait 6000 kilomètres. Je vais traverser les États-Unis en voiture de haut en bas et de gauche à droite. J'ai toujours adoré la voiture. J'adore conduire. Je fais aussi de la mécanique. Et puis cette idée de liberté aussi, même si c'est très relatif. Pouvoir se dire « je peux partir où je veux », hop, je mets ma valise dans le coffre et je suis libre. ... Je peux trimballer mes appareils photo, écouter de la musique, être avec des gens ou seule.

Pour mon projet, je vais m'inspirer un peu du film *Route one* de Robert Kramer. Il a descendu toute la route One, qui relie plus ou moins Boston à Miami. J'ai envie d'entrer un peu dans la vie des gens, à travers des anecdotes. De m'essayer à quelque chose de plus flottant au fil de mon voyage, tout en respectant mes thèmes de départ. Me laisser la possibilité de bifurquer, voir un truc, m'arrêter. ...

Finalement, comment vous présentez-vous ?

En général j'ai tendance à dire « architecte ». Ça fait plus sérieux. J'ajoute que je fais de la photo. Je ne sais pas comment résumer mon parcours. Les gens ont du mal à me mettre dans une case précise. Ça peut les dérouter. On me l'a beaucoup reproché quand j'étais étudiante. Avec le temps, je suis beaucoup plus sûre de mes choix, je vois mieux comment les choses s'articulent, s'imbriquent. J'arrive également à faire comprendre ce que je fais •